

# L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE

Directeur: Arthur LAURENDEAU

## SOMMAIRE

✓ L'ACTION NATIONALE	Action catholique et action nationale	3
François HERTEL	Essai sur l'inquiétude des jeunes. . . . .	6
Eugène LAPIERRE	Les ancêtres de Lavallée. . . . .	44
Georges L'OISEL	Régionalisme manitobain. . . . .	54
✓ Le GUET	Voix auxiliaires. . . . .	58
✓ Étienne ROBIN	Vie de l'Action nationale. . . . .	61

LIGUE d'ACTION NATIONALE  
3472, RUE HUTCHISON  
MONTRÉAL

Les produits de l'érable CITADELLE sont les plus doux produits que la nature puisse donner à l'homme.

Si votre épicier n'a pas en mains ces produits, écrivez à: —

## Les PRODUCTEURS de SUCRE d'ÉRABLE DE QUÉBEC

Bureau-chef — 5 avenue BEGIN, LEVIS

Entrepôt — PLESSISVILLE, Cté Mégantic

L'Action nationale, publiée par la Ligue d'Action nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

Les directeurs de la Ligue sont: MM. Esdras Minville, président; Hermas Bastien, secrétaire; Pierre Homier, l'abbé Lionel Groulx, Eugène L'Heureux, Olivier Maurault, p.s.s., Anatole Vanier, l'abbé Albert Tessier, Arthur Laurendeau, René Chalout, Albert Rioux, Dr Philippe Hamel, Léopold Richer, Dominique Beaudin, André Laurendeau.

Pour tout ce qui concerne et la rédaction et l'administration de la revue, s'adresser à

### L'ACTION NATIONALE

3472 rue Hutchison :: Montréal

Le directeur de la revue, M. Arthur Laurendeau, reçoit à cette adresse, le mercredi, de 3 à 5 heures

L'abonnement est de \$2.00 par année.

Tous droits réservés — Ottawa 1933.

# ARTICLES

--- DE ---

# BUREAU

LE PLUS GRAND CHOIX SANS EXCEPTION

Garnitures de Bureau, Sous-Mains-Buvards, Paniers, Classeurs, Système de Cartes-Fiches, Cahiers et Livres de Comptabilité à Feuillet Mobiles; Boîtes en métal pour argent, Lettres, Documents; Machines à écrire et Accessoires, Paniers Carbone; Certificats, Sceaux en métal et en caoutchouc.

---

TRAVAUX D'IMPRIMERIE

DE GRAVURE, DE RELIURE

de tous genres.

---

## GRANGER FRÈRES LIMITED

Libraires, Papetiers, Importateurs  
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

LAncaster 2171

La plus importante Librairie et Papeterie française  
au Canada

Nos magasins ferment à 5 hres le samedi

(Facilité de stationnement).

**Pour votre santé —**

*Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés*

**LEVURE  
LALLEMAND**

**Fraîche**

Les médecins recommandent la levure fraîche. La Levure fraîche Lallemand est très riche en vitamines B, C et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

LA COMPAGNIE

**F.-X. DROLET**

*Ingénieurs — Mécaniciens — Fondateurs*

Spécialités:

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES  
SOUDURES ÉLECTRIQUES ET AUTOGENES, ETC.

206, RUE DU PONT - - - - - QUÉBEC

**NOTRE INSTITUTION  
EST A VOTRE SERVICE**

*Un personnel discipliné et entraîné  
s'efforce de plaire à la clientèle.*

UTILISEZ LE CONCOURS DE NOTRE BANQUE  
**LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA**

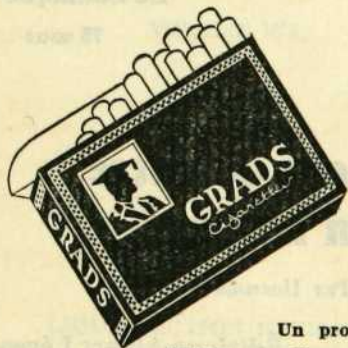
## Le comble du bon goût

Ceux que le succès si vif, si universel et la popularité toujours croissante de la cigarette Grads étonnent encore sont précisément ceux qui ne l'ont pas encore essayée.

En grande demande partout, la Grads répond à tous les désirs des fumeurs de cigarettes les plus raffinés.

Désirez-vous faire "un changement pour le mieux" tout en gardant votre argent au pays?... FUMEZ LES

# Cigarettes GRADS



Un produit de la  
Maison canadienne et indépendante

"Conservez les  
mains de bridge"

**L. O. GROTHE Limitée**

# Les livres qu'il faut lire

Tout lecteur de l'*Action Nationale* se doit de lire les ouvrages que publient les directeurs de la revue. Il se pénétrera davantage de sa doctrine salvatrice.

Voici les deux derniers parus :

## **Orientations**

Par l'abbé Lionel GROULX

Le Zodiaque 135

75 sous

---

## **Conditions de notre destin national**

Par Hermas BASTIEN

Éditions Albert Lèvesque

75 sous

Quatrième année

1er semestre 1936

# L'ACTION NATIONALE

---

REVUE MENSUELLE

*Directeur:* Arthur LAURENDEAU

—  
VOLUME VII  
—

LIGUE d'ACTION NATIONALE  
3472, RUE HUTCHISON  
MONTRÉAL

## L'ACTION NATIONALE

publiée par la *Ligue d'Action nationale*,  
est un organe de pensée et d'action au ser-  
vice des traditions et des institutions reli-  
gieuses et nationales de l'élément français  
en Amérique.

Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et  
en août.

Les directeurs de la *Ligue* sont:

MM. Esdras Minville, président,  
Hermas Bastien, secrétaire,  
Pierre Homier,  
l'abbé Lionel Groulx,  
Eugène L'Heureux,  
Olivier Maurault, P.S.S.,  
Anatole Vanier,  
l'abbé Albert Tessier,  
Arthur Laurendeau,  
René Chaloult,  
Albert Rioux,  
Dr Philippe Hamel,  
Léopold Richer,  
Dominique Beaudin,  
André Laurendeau.

Directeur de la revue: Arthur Laurendeau

\*\*\*\*

*Tous droits réservés — Ottawa 1933*

\*\*\*\*

## Action catholique et action nationale

---

*Une divergence d'opinion assez vive s'est manifestée depuis quelque temps entre différents groupes au sujet des rapports de l'Action catholique avec l'action nationale. Nos lecteurs en ont eu l'écho ici même dans nos dernières livraisons.*

*Or ce débat qui menaçait de s'envenimer, Son Eminence le cardinal archevêque de Québec vient de le trancher à sa manière habituelle: par une mise au point doctrinale, sobre et nuancée, qui sait tenir compte, dans l'application des principes, des contingences au milieu desquelles nous vivons.*

*A la cloison étanche que certains théoriciens voulaient dresser entre l'action catholique et l'action nationale: "L'Action catholique ne peut pas faire d'action nationale", Son Eminence substitue une collaboration limitée et subordonnée, il est vrai, mais bien réelle: "Aucune action sociale, nationale, économique, etc., ne peut être entreprise pour elle-même par les groupements en question (les mouvements spécialisés de jeunesse), mais seulement comme moyen par rapport aux fins de l'Action catholique".*

*En d'autres termes, l'Action catholique peut faire de l'action nationale, lorsque cette action nationale est subordonnée à une fin religieuse. Ainsi, par exemple, là où la langue est considérée comme gardienne de la foi, là où elle oppose une barrière aux infiltrations protestantes et aux mariages mixtes, prêcher l'attachement à cette langue et veiller sur son maintien, c'est une tâche que peut, que doit même accomplir, avec la modération requise, l'Action catholique.*

*Cette tâche, d'ailleurs, comme toutes les autres qu'accomplit l'Action catholique, relève en dernier ressort de l'autorité épiscopale.*

*A cette première directive, Son Eminence en ajoute une seconde, plus simple encore et non moins importante: "La formation familiale, sociale et nationale fait partie de la formation intégrale d'une jeunesse catholique, le tout subordonné aux principes de la Foi et aux prescriptions de l'autorité religieuse".*

*Voilà qui chasse les nuées que quelques-uns semblaient vouloir accumuler à plaisir sur nos têtes et élargit singulièrement l'horizon.*

*Nous sommes, quant à nous, profondément reconnaissants à Son Eminence le cardinal*

*archevêque de Québec de ses lumineuses directives et nous souhaitons qu'elles soient suivies par tous avec une joyeuse et loyale docilité.*

L'ACTION NATIONALE

---

**... CE CANADA FRANÇAIS  
QUI SERA PLUS TARD UN  
DES ETONNEMENTS, UN  
DES EMERVEILLEMENTS DE  
L'HUMANITE CONSCIENTE.**

**Pierre TERMIER**

---

## Essai sur l'inquiétude des jeunes...

---

### II — *Notes pour une histoire de l'inquiétude.*

En abordant cette seconde partie de mon plan, je me demande si je n'ai pas présumé de mes forces. Ce n'est point une mince affaire que de tracer une esquisse, si pâle soit-elle, de l'histoire de l'inquiétude. Restreignons tout de suite le sujet aux proportions que notre conception de l'inquiétude humaine nous impose. Nous nous confinerons donc surtout à l'inquiétude strictement et pleinement humaine des jeunes, négligeant les autres formes, quand elles ne seront pas à la base de la nôtre.

Restreignons d'une autre manière en n'étudiant guère que l'inquiétude des pays de culture française. Hélas, le champ demeure infiniment trop vaste pour que nous puissions même l'embrasser du regard. Il faut le limiter encore. Cantonnons-nous pour le moment dans les seuls documents littéraires; chez les écrivains restons-en surtout aux romanciers et aux poètes qui, exprimant plus et mieux que les autres, parce que plus spontanément, leur âme et celle de leur époque sont de meilleurs témoins; les autobiographies nous serviront aussi. Occasionnellement enfin, notre enquête poussera une pointe chez les essayistes et les philosophes. Nous serons satisfaits pour le moment si nous avons donné une vue d'ensemble juste, encore que nécessairement incomplète.

Nous n'écrivons cette histoire à vol d'oiseau que dans le but de préparer la voie à notre étude d'une inquiétude spécifiquement contemporaine et spécifiquement canadienne-française. Deux parties donc dans le présent travail. Quelques notes sur la France; un très court appendice sur le Canada.

Une autre mise au point s'impose. Ce que nous allons étudier et voir évoluer sous nos yeux, ce ne sera pas l'inquiétude littéraire en tant que littéraire, mais les œuvres des écrivains considérées comme documents d'inquiétude humaine; ce qui nous intéressera toujours au premier chef, ce sera l'inquiétude de la jeunesse, éprouvée par les auteurs eux-mêmes quand ils étaient jeunes, ou, toute leur vie, (s'ils furent comme Villon, Pascal ou Verlaine, des éternellement jeunes), ce sera aussi l'inquiétude des héros qu'ils mettent en scène.

Les romanciers et les poètes nous apparaissent donc comme des archivistes de l'humanité, des spécialistes du document humain. Cependant, les premiers documents de l'inquiétude française se trouvent chez les philosophes. Cette première forme n'est pas encore celle qui nous intéresse surtout; elle se concentre uniquement autour du problème de la destinée.

\* \* \*

Le début du Moyen Age, époque de foi aveuglément tenace, n'a guère connu l'inquiétude, même

la religieuse. Le problème de la destinée ne s'en pose pas moins dès ce moment. C'est au temps de Charlemagne que le philosophe anglais Alcuin enseignait à l'école palatine récemment fondée. Je cite cet extrait d'un dialogue qu'on lui attribue.

PEPIN — Qu'est-ce que la vie ?

ALCUIN — Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort.

Rien de plus simpliste, n'est-ce pas ? Nous n'en sommes pas encore au mot de Lamennais : "La vie est un mystère triste dont la foi seule a le secret". Cependant, on voit bien, que le problème de la vie s'impose dès lors à l'attention sous sa forme éternelle de tendance à l'autre vie. C'est un premier pas... Puis, la philosophie naît en France. Et M. Etienne Gilson a bien montré dans ses conférences de 1934, à Montréal même, que toute cette philosophie allait s'orienter vers l'introspection, vers la connaissance du moi. Ajoutons, vers le problème de la destinée.

Le mystique saint Bernard, comme le dialecticien fougueux que fut Abélard ont prêché le *γνωθι σεαυτον* des anciens, le *προσεχε ουν σεαυτω* de saint Basile. Ils ont mis l'homme en face de lui-même ; puis, chacun à sa manière, en face de Dieu.

François Villon vint. Ame inquiète, certes ; mais âme de primitif, où l'on chercherait en vain les raffinements et même la culture. Son œuvre est

un cri tourmenté de passion, (je ne parle que du *Grand Testament*), d'une passion élémentaire, j'allais dire, bestiale. Malgré tout son génie, Villon n'a connu que l'inquiétude physique du Coquillard en détresse, la peur bleue des représailles de Dieu et des hommes. Il a compris toutefois le sens de la mort avec une acuité singulière. Qui n'a lu "La ballade des pendus", celle "des Dames du temps jadis", la ballade pour sa vieille mère, etc?... A travers l'oeuvre du mauvais "escholier", du voleur impénitent, l'on sent passer dans la poésie française, et par suite dans l'âme française, les premiers accents authentiques d'inquiétude.

Le Moyen Age est terminé. La Renaissance apporte, avec Rabelais d'abord, avec La Pléiade ensuite, l'humanisme gréco-romain qui ne saurait être, — quoi qu'on en ait dit, — une tendance fondamentale de l'esprit français. Ne combat-elle pas l'individualisme au profit d'un humanisme théorique qui se détache de la véritable personne humaine, l'individu, pour étudier l'humanité en général?

L'esprit de la Renaissance est essentiellement païen et paganisant. Il va gâcher pour un temps l'âme française, la diviser contre elle-même, l'empêcher de parvenir aussi tôt qu'elle l'aurait dû à son plein épanouissement.

Calvin s'amène avec sa Réforme. Il est bien

accueilli d'abord, précisément parce qu'il apporte une religion tout intérieure, dénuée d'apparat; une religion inhumaine par ailleurs, et c'est pourquoi, en France, au pays du véritable humanisme, la Réforme ne s'enracinera jamais profondément. On pourrait épiloguer longtemps sur l'inquiétude de Calvin, prodrome du mouvement janséniste, doctrine fondée sur une hypocrite minimisation de l'homme en face de Dieu. Le pire des orgueils se déroband sous les apparences de l'humilité et de l'austérité. Angoisse réelle pourtant d'une âme d'illuminé en marche vers le désespoir.

Cependant Robert Sibourd, le maître de Montaigne, et le faux bonhomme que fut Michel de Montaigne lui-même, prêchent la connaissance de soi-même; le dernier conclut, après s'être longtemps scruté et avoir tout repensé, que, à part la Foi en qui il nous faut nous reposer, le reste a peu de valeur.

Descartes reprend la succession de Montaigne; pour trouver ce qui dans l'homme intéresse l'homme, il s'attache à l'élément le plus simple: sa pensée qui prouve son être. Et il arrive à Dieu par l'idée de perfection qui le conduit à la Cause de toute perfection. Malebranche s'attache aux mêmes principes pour déclarer que, par l'introspection, l'homme se trouve lui-même et trouve Dieu au fond, à l'intérieur de lui-même.

Mais à quoi bon tant insister sur une tendance

philosophique qui n'est pas à proprement parler notre inquiétude? C'est que nous sommes en présence de son ancêtre en terre française. Cette introspection pour pénétrer le mystère de la destinée c'est déjà l'inquiétude d'ordre religieux. C'est aussi la base d'une mentalité, la mentalité française. Par le goût de l'analyse de soi-même, par le culte de la pensée et l'horreur de la dialectique à vide, le Français acquiert peu à peu des soucis psychologiques qui, le jour venu, donneront naissance à toutes les inquiétudes. L'inquiétude française reposera sur deux pôles, le moi à sonder, la destinée à connaître. Selon qu'elle insistera plus sur l'un que sur l'autre, nous aurons les formes particulières de sa physionomie.

C'est l'inquiétude du destin qui va former Pascal, le premier inquiet pleinement authentique. Pascal qui connut la position de Montaigne et la dépassa; attiré non seulement par une connaissance de Dieu puisée dans l'introspection, mais aussi par le besoin intime du divin, par la nécessité de vivre une vie en conformité avec les enseignements de l'Église. Pascal fut un inquiet isolé dans une époque plus curieuse d'approfondir la nature humaine que les individus. Comme cet homme a dû souffrir de tous les conformismes du grand siècle! Dans son bas âge, il fut le premier enfant inquiet. Sa vie toute entière fut la proie de l'inquiétude. Telle fut l'incompréhension qui l'en-

toura que son oeuvre elle-même ne fut vraiment comprise qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour avoir une idée de l'anomalie de son cas, pour comprendre aussi l'absence d'inquiétude chez les jeunes de cette époque, écoutons ce que l'un des représentants les plus autorisés du XVII<sup>ème</sup> siècle disait alors de la jeunesse.

Bossuet, dans son panégyrique de saint Bernard, s'exprime ainsi: "Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent et y attache toutes ses pensées"... Il ajoute plus loin: "Nous voyons toutes choses selon les dispositions où nous sommes: de sorte que la jeunesse qui semble n'avoir été formée que pour la joie et les plaisirs, oh! elle ne trouve rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit".

Psychologie courte, nous écrierions-nous de nos jours. Pourtant nous venons d'entendre le plus grand psychologue de son siècle, après Molière. Je crois qu'il faut conclure de ce témoignage choisi entre plusieurs que la jeunesse du grand siècle n'a pas connu l'inquiétude d'ensemble que nous avons tous plus ou moins vécue depuis le Romantisme... Et ceci expliquerait pour sa part l'austère gravité des œuvres immortelles de cette époque, leur inaltérable sérénité qui les apparente aux sculptures impeccables de Polyclète et de Myron.

Cependant, il faut admettre qu'il y eut au XVII<sup>e</sup>

siècle au moins une explosion d'inquiétude: le Jansénisme. Et c'est pourquoi l'œuvre du plus illustre des anciens élèves de Port-Royal, Jean Racine, laisse échapper de vrais cris de passion, des sanglots de désespoir humain. Fénelon et le Quiétisme manifestent aussi des angoisses d'ordre religieux qui n'eurent pas, à vrai dire, de lendemains.

Molière et La Fontaine furent à leur manière des inquiets, mais beaucoup trop apparentés à Villon; et, par ailleurs, le classicisme, la sévérité de leur oeuvre s'en trouvent à peine altérés.

\* \* \*

Puis, c'est le libidineux dix-huitième siècle qui commence. Le siècle du vide, du renouvellement à froid des inspirations desséchées. Mais voici que, tout à coup, surgit farouche celui qui devait être le père de l'inquiétude moderne, le miteux Jean Jacques. Comment ce Suisse va-t-il bouleverser l'âme française, renouveler la littérature, en y introduisant, avec plus de vraie poésie, cette flamme à la fois bienfaisante et morbide que nous recevons maintenant par droit d'hérédité?

Il y a là un mystère que je n'ai pas la prétention de résoudre en entier. Je crois néanmoins que l'on peut fournir quelques explications. D'abord, je retrouve en Rousseau à l'état aigu le besoin français d'introspection que le dix-septième siècle avait minimisé. Le vagabond de Genève, des Charmet-

tes, de l'Ermitage, le compagnon de Hume à Wotton n'a jamais cessé, au cours de ses multiples aventures et randonnées, de songer, de se scruter. Il y était d'ailleurs préparé par son éducation première de lecteur de romans. Ce qu'il apporte de neuf, c'est le rêve. Et ce rêve, il est né en lui de ses prises de contacts répétées et singulièrement aiguës avec la nature. Je crois que nous tenons ici un important facteur de solution: le sentiment de la nature. Rousseau fut le premier en France à être hanté par les paysages, le premier à pénétrer l'âme des choses. Il sera le premier à l'exprimer. Et, comme ce sentiment atteint l'homme à de grandes profondeurs, cela n'expliquerait-il pas l'influence immense, et qui dure encore, de Rousseau comme initiateur principal d'une complexité d'âme plus grande, du besoin de rêve qui a donné naissance dans le temps (en terre française) à l'inquiétude au sens le plus complet du mot ?

Ici il faut s'arrêter davantage, pénétrer un peu dans le domaine psychologique. L'homme, — ne l'oublions jamais, — n'est pas un pur esprit; il est corps aussi. C'est même par son corps qu'il est individué. Les écrivains et les lecteurs français d'avant Rousseau (pour la plupart) ne s'étaient guère attachés en l'homme qu'à la partie esprit, qu'à l'âme. Ils avaient aussi étudié l'homme en tant qu'homme, la nature humaine. D'où tant d'êtres de raison, tant d'abstractions dans notre

théâtre classique. Ils avaient négligé d'étudier l'homme dans son milieu, dans un paysage qui ne fût pas uniquement un décor. La nature physique ne comptait pas pour eux. Les œuvres classiques de notre littérature me font penser à ces grands tableaux de Raphaël et de Poussin, où l'idée surgit, lumineuse et puissante, d'une scène qui se projette au hasard sur un fond d'arbres en carton ou de fleurs artificielles. Rousseau, c'est Watteau introduisant le paysage vrai dans son sujet.<sup>1</sup>

L'élément plus concret qui acquiert, avec l'auteur des *Promenades du rêveur solitaire*, son droit de cité en littérature va circuler dans les esprits, populariser le besoin de rêve qui n'est que le déve-

---

<sup>1</sup> Nous ne voudrions pas qu'on nous accuse de diminuer les Classiques au profit de ce que l'on appelle parfois le déséquilibre romantique ou contemporain. Nous traitons ici la question en historien; réservant pour plus tard notre jugement sur cette complexité plus grande introduite dans l'âme française à la suite de Rousseau. Nul homme sérieux d'ailleurs ne s'avisera de diminuer Racine, Molière, Bossuet, La Fontaine, Pascal, en regard des modernes. Ces sommets de la Littérature française ne seront peut-être jamais égalés. Ce que nous aimons moins au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est la tournure d'esprit, la civilisation d'ensemble: l'humanisme gréco-romain divinisé, la religion refoulée à l'église, la satisfaction honteusement florissante dans les esprits et les coeurs. Les grands Classiques ont été les premiers à souffrir de l'atmosphère poncive de leur siècle. N'a-t-on pas préféré Pradon à Racine? Celui-ci n'a-t-il pas gémi bien des fois des restrictions qu'on lui imposait? Pourquoi Corneille n'a-t-il pas donné sa pleine mesure? Parce que son esprit puissant était sans cesse aux prises avec une rhétorique creuse qui l'envoûtait sous le fatras de ses règles inopportunes, paralysait la spontanéité de son génie si profondément français.

loppement intérieur et spontané d'une imagerie qui s'enrichit en l'homme par ses contacts plus intimes avec le monde extérieur. Et le mal du siècle pourra naître. Ce sera d'abord le mal de Jean Jacques, il se communiquera à Chateaubriand; à travers Bernardin de Saint-Pierre, si l'on veut.

On ne saisit peut-être pas bien la relation entre ce que l'on a appelé le "bain de la nature" et le mal du siècle. Avançons d'un autre pas. L'homme qui s'habitue à scruter la nature, à rêver à son contact, en vient bientôt à établir entre lui et les choses un courant d'intimité. Ce courant tantôt sort l'homme de lui-même pour le rendre participant de la vie extérieure qui frémit à ses côtés, tantôt lui fait imposer aux choses ses propres états d'âme. Est-il triste? La nature lui apparaît triste. La nature est-elle triste? Il le devient lui-même. Il faut admettre là un mimétisme puissant qui, à partir de Rousseau, conforme l'âme française. Devant les grands phénomènes de la nature, la mer, la nuit, l'orage, la voûte étoilée, l'homme se sent petit, écrasé, inquiet. Il se compare implicitement et se trouve pygmée... Le rêveur habituel en arrive bientôt à se passer de ces termes de comparaison... Le chasseur d'images qui vit en lui n'a plus besoin d'en sortir pour se forger des états d'âme. Et ces états d'âme sont d'ordinaire morbides parce qu'il ne peut jamais les réaliser

tels qu'il les veut. Le rêve amène la mélancolie; la mélancolie, l'inquiétude.

Voilà donc comment Rousseau, le rêveur, Rousseau l'inquiet, a intégré dans la mentalité française, par son sentiment intense de la nature, un "habitus" bien particulier, une manière de sentir qui rejoint d'ailleurs au fond l'inquiétude d'ordre métaphysique.

Mais là ne se borne pas l'apport de Rousseau à l'inquiétude contemporaine. Sa philosophie va de pair avec sa tournure d'esprit. Le *Contrat Social*, autant que les *Confessions*, a engendré en France des inquiets. Ces deux tendances se fondaient chez Jean Jacques en un même déséquilibre. Son influence sera double. C'est en son nom que les sensibles jeunes gens du café Procope ou des Cardelliers s'émouvront jusqu'aux larmes, en 89 et 91, sur le sort des "opprimés de la tyrannie" et organiseront en même temps d'un oeil sec les Massacres de Septembre ou les Noyades de Nantes. Un inquiet cet illuminé de génie, ce fou dangereux, Saint-Just, l'âme du règne de la Terreur. Un autre l'hésitant Camille Desmoulins.

En outre, les bouleversements politiques et sociaux de la Révolution, ceux de l'Empire plus tard, les influences étrangères qui ont commencé de circuler en France depuis Voltaire, et prendront plus d'importance avec Madame de Staël, vont introduire, en même temps que le romantisme,

l'inquiétude au sens moderne, le premier mal du siècle. On sait qu'il régnait en Allemagne avec Goethe, en Angleterre, chez les poètes lyriques surtout. Et, dans ces deux pays, il était né, comme chez Rousseau d'une plus grande compréhension de la nature.

L'inquiétude française devient définitivement un phénomène social avec Chateaubriand. Elle est fouillée au scalpel, avec un peu trop d'insistance peut-être, dans *René*, le père d'Adolphe, d'Obermann et de toute la famille des jeunes premiers du Romantisme.

Chateaubriand la ressentit d'une manière cruelle, l'imposa définitivement à toute une génération par la force de son génie éblouissant. Elle envahit la religion, la politique, les arts, la littérature, la vie sociale, surtout l'âme des jeunes gens qu'elle commença de torturer.

Si on l'étudie chez Chateaubriand lui-même, elle est attachante l'angoisse de l'adolescent, du jeune homme de Combourg aux prises avec un milieu destructif et hallucinant à la fois; passant ensuite par les crises morales les plus affreuses pour en arriver, après la mort de sa mère, à cette solution de beauté: "J'ai pleuré, j'ai cru". Le jeune homme s'est apaisé avec l'âge; il a construit sa grande apologie du Christianisme. Malgré ses erreurs et ses défauts, il demeure un loyal serviteur de Dieu et de

la France. Il a renouvelé le Christianisme français; et peut-être l'a-t-il efféminé un peu.

\* \* \*

C'est le Romantisme proprement dit avec ses inquiétudes tapageuses, ses gilets flamboyants, ses coiffures mérovingiennes, ses angoisses trop éloquentes pour n'avoir pas été cuisinées. Hugo qui trompette ses douleurs; Lamartine qui en vit et en meurt. Musset pleure d'abord en longs sanglots poignants, puis il se renie. Vigny ronge son frein dans un chateau solitaire; il se tait comme le loup qui meurt stoïquement. La foule anonyme, la jeunesse surtout, s'éprend de ces douleurs si bellement farouches... Les écrivains exploitent à qui mieux mieux cette veine providentielle. Les *Hernani*, les *Rolla*, les *Raphaël*, les *Indiana*, les *Lelia*, surgissent, une main sur le cœur, pâchés, souffrant sans doute, mais assez grotesques dans leur désarroi où l'on distingue toujours sous le travesti un coin de manteau du Capitaine Fracasse.

La même insatisfaction apparaît plus âpre avec le Julien Sorel de Stendhal; plus élémentaire, agitation plus que douleur, chez Balzac dans *Biotteau*, *Rastignac* par exemple. Et il n'est pas jusqu'au Jérôme Paturot d'Henri Bonnier et jusqu'à ce bon Joseph Prud'homme lui-même qui ne s'en parent comme d'une auréole de papier. Cette inquiétude le grand Lacordaire la vécut, la com-

prit, l'aima peut-être un peu trop; Lamennais s'en consuma toute sa vie. Louis Veillot, jeune, y sacrifia. Elle grimace par moments sous le masque d'impassibilité d'un Leconte de L'Isle et d'un Flaubert. Elle s'épanouit dans Michelet. Gérard de Nerval, Maupassant en subirent les atteintes cruelles. Sully Prud'homme et Coppée en sont des témoins authentiques. On la retrouve enfin jusque chez Richepin, le poète des Gueux, et le dernier des Romantiques.

Cependant, une autre inquiétude est née, plus profonde, plus moderne. Celle qui annonce déjà la nôtre. Comme tous les mouvements durables, elle se propage lentement. Baudelaire a écrit ses vers immortels. Méprisés du vivant de l'auteur, ils vont après sa mort opérer un nouveau bouleversement dans l'âme française.

Les écrivains, les poètes surtout, s'attacheront dorénavant à des douleurs autrement déchirantes. A leur suite, toute une jeunesse fiévreuse vivra des désespoirs moins superficiels. Le Romantisme n'avait guère chanté, exalté que le moi. Les symbolistes replacent l'homme en face de sa destinée. et ils chantent le péché, ses joies empoisonnées, ses remords sanglants.

Ils cherchent leur voie, dans les ténèbres d'une chair inassouvie, parmi les angoisses d'une conscience qu'ils ne parviendront point à faire taire. Et ce sera Rimbaud en marche, comme il l'avoue

lui-même, vers l'“hallucination simple”... Ce sera Verlaine le débauché, Verlaine le pénitent, Verlaine l'impénitent, Verlaine la synthèse et le symbole du besoin maladif de jouissance brutale, en même temps que de l'aspiration, souvent refoulée mais toujours renaissante, vers un Bien plus saturant que ceux d'ici-bas.

L'inquiétude des symbolistes s'est reflétée sur leur époque. Elle a été modifiée à son tour par le mouvement philosophique d'alors (1880), le positivisme de Taine, Renan et consorts. La société, comme la littérature, s'est trouvée divisée en plusieurs camps: ceux qui admettaient d'une manière ou d'une autre le surnaturel, ceux qui ne voulaient plus croire qu'en la science et ceux qui tantôt admettaient et tantôt niaient l'une et l'autre position. C'est Rimbaud qui s'écriait dans *Une saison en enfer*: “Ah! la science ne va pas assez vite pour nous”. D'ailleurs ce culte de la science lui-même fut une inquiétude, une manifestation du besoin humain de s'attacher fortement à quelque conviction.

Il n'y eut peut-être que Renan — cet esprit essentiellement faux, — à ne pas croire tout à fait au culte de la science dont il était le principal théoricien... Cet ancien clerc glissa peu à peu vers un scepticisme honteux. Et toute une jeunesse s'enticha du doute renanien.

Cependant les antinomies multiples d'une épo-

que troublée en outre par vingt mouvements intellectuels ou politiques contradictoires contribuèrent aussi à détourner pour un temps le mouvement d'inquiétude au profit du dilettantisme. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, (vers 1890), la science était en pleine faillite. Et il n'y avait guère autre chose à mettre à la place, tant les esprits et les cœurs étaient dévastés, partagés entre des positions contradictoires qui se présentaient toutes comme des absolus et auxquelles personne ne croyait. Ce fut le mouvement d'inquiétude (dans ce qu'il comporte de salutaire), refoulé pour un temps, le recul de l'esprit. L'ennui pseudo-élégant, l'intellectualisme froidement sensuel s'érigèrent en système. Voltaire ressuscita. Le triste Anatole France acheva de tuer par le plaisir et un cynisme provocant l'inquiet qui aurait pu éclore en lui. Il prétendit ériger en système sa position de faux épicurien. D'autres l'imitèrent. La jeunesse les suivit.

Ici ou là, on entendit bien des voix dans la nuit : Huysmans, une âme pascalienne, aux angoisses démesurées, s'engagea bravement sur la route de lumière et parvint à la plénitude de la foi, à une paix qu'il n'eût jamais crue possible. Léon Bloy rugit, et la frivolité de l'heure couvrit la voix du pauvre lion. Samain sanglota, mais que de narcissisme stérile dans ses sanglots ! Qu'il eût été embêté celui-là de renoncer au don des larmes !

Edouard Estaunié publia, en 1896, *L'empreinte*, une oeuvre de passion, de désespoir, d'inquiétude. La vie d'un adolescent qui, au cours d'une terrible crise de foi, sombre dans l'athéisme blasphématoire.<sup>1</sup>

Mais ne perdons pas de vue le jeune homme de ce temps. Dans la préface du *Disciple*, Paul Bourget l'appelle un "nihiliste délicat" qui ne croit à rien sinon au jeu de son esprit. Bourget lui-même ne fut-il pas un jour ce jeune homme ?

Barrès venait de publier *Le Culte du moi*. Inquiétude bien française que la sienne: le problème de la connaissance du moi pour sa réalisation la plus complète. Inquiétude compliquée chez lui d'un certain dilettantisme; partage voulu, aimé, qui empêchera toujours l'auteur de *Sous l'oeil des barbares* et de *Un Jardin sur l'Oronte* d'être considéré comme un inquiet pur. Ame toute moderne, âme sincère par ailleurs que celle de Barrès; et qui a tant contribué à façonner l'âme française d'aujourd'hui... Cependant Proust s'amuse avec une froideur cynique à disséquer sous nos yeux des inquiets. Dandyisme féroce. Un Byron au vitriol.

Sur les entrefaites le dernier coup a été donné à la science par Bergson, fils spirituel et continua-

---

<sup>1</sup> Qu'il soit entendu une fois pour toutes, et à propos de cet ouvrage en particulier, que la plupart des auteurs et des oeuvres que nous mentionnons au cours de ces articles ne sont pas à mettre entre toutes les mains. Nous sommes loin de dresser ici une liste de lectures pour les jeunes.

teur plus que disciple de Boutroux, qui avait, dès 1874, localisé dans l'hymne de Renan les premières dissonances... La philosophie du devenir, renouvelée d'Héraclite, gonflée d'un spiritualisme provoquant, niant, avec son intuition intellectuelle, tout le positivisme et tout le rationalisme, souleva un grand mouvement d'enthousiasme dans la jeunesse.

\* \* \*

Et nous en sommes au début de ce que l'on est convenu d'appeler le Renouveau Catholique, (vers 1905). Une pléiade de jeunes, si semblables et si différents, Fournier, Gide, Rivière, Maritain, Péguy, Psichari, Claudel, Jammes, Baumann, pour nommer les plus illustres, sentent l'imminence, la nécessité d'un réveil de l'esprit. L'angoisse religieuse les amène peu à peu, quelques-uns à la foi, d'autres à la ferveur, presque tous à un haut spiritualisme.

Par ailleurs, issus d'une époque littéralement pourrie de littérature, — Le Symbolisme agonisant était pour lors tombé dans le verbalisme de tous les Henri de Régnier du temps, — ils ne savent plus de quel côté se tourner; ils ont perdu tout équilibre, toute orientation intellectuelle.

D'ailleurs, la vie politique si troublée d'alors divise les esprits outre mesure, c'est le chaos dans l'État, la nuit dans les âmes. Et de ce chaos sort

une explosion de Catholicisme, où l'hétérodoxie et le mysticisme se frôlent dans les convulsions du Modernisme, cette grande vague d'inquiétude dont plus d'un contemporain porte encore les traces.

Et le chaos des coeurs s'est répandu dans les esprits. On n'est déjà plus décadent, mais cubiste avec Max Jacob; futuriste avec Marinetti; dadaïste avec Breton et Soupault, Aragon, etc; unaministe avec Jules Romains et l'Abbaye; on sera bientôt surréaliste à la suite du protéen Guillaume Apollinaire... qui, lui, a été de toutes les écoles. On découvre *Les chants de Maldoror*; on admire *Ubu roi*. Affolement plus qu'inquiétude.

La confusion est à son comble dans les esprits autant que dans les lettres. Cependant, malgré les tâtonnements, les erreurs, les bévues, la petite flamme spiritualiste, qui date de Baudelaire au fond, se conserve, s'étend, s'allume en un bel incendie qui constituera avant longtemps la littérature française catholique d'aujourd'hui, véhicule d'un catholicisme rajeuni, d'une mentalité renouée.

Survient la guerre, cette vaste oasis de recueillement au sein même des tempêtes. Le XX<sup>ème</sup> siècle proprement dit est commencé. Il a son inquiétude spéciale, celle d'aujourd'hui, celle aussi dont nous avons fait la psychologie brève dans notre premier article, que le prochain chapitre explorera davantage.

Pour compléter notre synthèse historique, traçons tout de même dès maintenant un schéma bref des grands courants intellectuels où se manifeste l'inquiétude contemporaine.

Les témoins actuels de l'inquiétude sont avant tout, les écrivains catholiques de l'heure, Mauriac, Daniel-Rops, Baumann, André Obey, Blondel, Paul Archambault, etc...

Mauriac nous a présenté dans une bonne dizaine de ses ouvrages tous les aspects de l'adolescent inquiet qu'il fut lui-même. Et quel lecteur n'y a reconnu traits pour traits des lambeaux de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse ?

Dans *Adieu à l'adolescence*, *L'enfant chargé de chaînes*, *Le Baiser au lépreux*, *Le fleuve de feu*; et aussi dans ce livre sombre et fataliste *Le Désert de l'amour*, toujours cet adolescent ou ce jeune homme qui nous ressemble comme un frère. Mais c'est surtout dans *La robe prétexte*, *Le mystère Frontenac*, — et je crois que ces deux ouvrages ont plus que les autres du grand romancier un caractère autobiographique, — que l'on trouve la tragique beauté de l'adolescent triste dans une atmosphère grise, celle du vieux Bordeaux natal, atmosphère que l'on reconnaît dans *Commencements d'une vie*, l'autobiographie proprement dite. Avec sa manière aiguë toujours, amère souvent, Mauriac vivisectionne sous nos yeux le coeur sanglant de l'adolescent éternel, de

l'adolescent moderne surtout. Dans ce domaine, il n'a pas été surpassé; et, quoique ses grands romans humains soient plus forts et plus justement célèbres, il n'en demeure pas moins pour moi l'analyste éternellement jeune de l'adolescence. Après lui, Daniel-Rops, essayiste surtout dont l'activité intellectuelle a été jusqu'ici orientée presque toute vers le soulagement, la "guérison" de l'inquiétude de sa génération...

Daniel-Rops est par-dessus tout un homme équilibré, un penseur lucide qui a l'horreur des lamentations stériles. C'est ainsi qu'il en est venu à combattre le néo-Romantisme sous toutes ses formes. Il ne veut plus entendre parler de mal du siècle. Cette tendance s'est affirmée chez lui surtout dans *Notre inquiétude*; plus récemment dans le *Monde sans âme*. Même attitude dans son roman *L'âme obscure* où il nous montre en Blaise Orlier les désastres auxquels aboutit une inquiétude non réfrénée.

Son œuvre en ce sens demeure une mise en garde contre les dangers d'une inquiétude qui cède trop volontiers à sa pente, qui se satisfait de son insatisfaction même. Il faut bien admettre cependant que si l'inquiétude peut devenir un passe-temps stérile, une cause de complaisances envers soi-même qui perdent toute grâce avec la maturité et la vieillesse, elle n'en est pas moins le mal désormais fréquent de l'adolescence et de la jeunesse;

souvent aussi une source féconde de vie intérieure. Nous avons vu dans notre premier article qu'une certaine forme d'inquiétude est d'ailleurs inséparable de la condition humaine.

Baumann a présenté, avec moins d'originalité sans doute, des types d'inquiets. André Ohey a écrit ses curieux ouvrages *L'enfant inquiet*, *Le joueur de triangle...* Paul Archambault a été un théoricien, un historien de l'inquiétude; sa psychologie avertie, ennemie des simplifications n'admettrait peut-être pas tout ce que nous écrivons en ce moment... Blondel est le père d'une philosophie que l'on appelle parfois la philosophie de l'inquiétude. Il replace le monde dans sa finitude, l'homme dans son incomplétude, le jette pantelant aux pieds d'un Dieu qui le transcende de si haut que la pauvre créature n'a plus qu'à s'agenouiller, tremblante et humiliée, devant l'Eternel. Maurice Blondel offre aux âmes inquiètes de sa génération une philosophie catholique fort discutée qui n'est peut-être pas absolument incompatible avec un thomisme largement aéré... Passons sous silence les théologiens plus ou moins entachés de Modernisme, Laberthonnière, Le Roy etc... Négligeons aussi les prédicateurs, comme le P. Sanson, qui ont étudié surtout l'inquiétude purement religieuse.

Chez les non-catholiques plusieurs tendances s'affrontent vis-à-vis de l'inquiétude. Quelques-

uns l'analysent dans ce qu'elle comporte de moins sain. Plusieurs la repoussent et s'en moquent. Il en est qui l'étudient avec sympathie.

Voyons d'abord les principaux écrivains plus ou moins actuels qui s'attachent de préférence à la grande inquiétude d'ensemble du monde d'aujourd'hui. Ceux qui étudient plus spécialement l'adolescence viendront ensuite.

André Gide atteint le paroxysme de l'inquiétude par l'horreur de tout dogme, de toute contrainte. Il s'est aussi appliqué, dans *l'Immoraliste* en particulier, à la systématisation d'un vague latitudinarisme moral. D'ailleurs, il n'est pas très sûr de ses positions. De position stable, définitive, il n'en connut jamais. Protestant par son éducation, il a une mentalité d'apostat du Catholicisme; mystique tour à tour et inverti; internationaliste en politique, il est classique en littérature. Gide, c'est l'inquiet qui prostitue son inquiétude. Son œuvre, une charogne parfumée. Sa jeunesse annonçait mieux. *Les Cahiers d'André Walter* indiquaient une inquiétude normale qui eût pu se développer en une sincère recherche de Dieu. La suite n'a pas répondu à cette promesse. Non, l'auteur de *La porte étroite* ne cherche plus Dieu. Nous récusons son témoignage. Il n'a jamais au fond cherché que lui-même. Et il le prouve bien dans son dernier ouvrage, *Les Nouvelles Nourritures*. Sa position en face de Dieu n'a changé que pour le pire

depuis *Les Nourritures Terrestres*. Il en est toujours à l'admiration devant Dieu, le Christ, l'Évangile; admiration stérile, car il abandonne tout cela qu'il trouve si beau pour se tourner vers Moscou, ou vers lui-même tout simplement.

Phénomène curieux, son œuvre accomplit la synthèse du Romantisme et du Classicisme. Et c'est peut-être la cause de son influence considérable sur l'orientation de l'inquiétude contemporaine de son prestige aussi sur la jeunesse de France. Que Dieu préserve notre jeunesse de ce mauvais maître!

Mais Gide est un ancêtre. Parlons des témoins plus jeunes. Roger Martin-du-Gard a écrit *Jean Barrois*, véritable épopée de la vie morale de notre époque. Le héros de ce roman (qui date d'ailleurs de 1913) est une âme tourmentée qui annonce déjà le Salavin de Georges Duhamel. Puisque nous en sommes à Salavin, parlons-en de suite. C'est en 1924, avec *Confession de minuit*, que nous faisons connaissance avec ce Folantin moderne, plus ulcéré, moins ridicule, plus pathétique aussi; drapé dans son incurable neurasthénie; et qui représente au mieux certains aspects de l'homme actuel.

Ces dernières années, Duhamel, spiritualiste raffiné qui mériterait d'être catholique, a étudié d'une touche discrète, dans *La chronique des Pasquier*, à travers les embarras d'une famille désorganisée par les avatars de son chef, une figure

très belle d'enfant, d'adolescent, de jeune homme timidement inquiet.

Drieu-Larochelle étudie l'inquiétude d'une autre manière. Il prêche une régénération de l'Europe en regard d'une Amérique de rêve. Déséquilibre plus qu'inquiétude qui circule dans *Le jeune Européen* par exemple.

N'oublions pas les romanciers de l'exotisme qui, depuis Loti, expriment le besoin d'évasion qui caractérise notre époque: le superficiel Farrère; Dorgelès dans *Partir*; Paul Morand, (embourgeoisé et mort pour toujours à l'heure actuelle) qui a esquissé assez sommairement ce point de vue de l'inquiétude contemporaine dans *Rien que la terre* en particulier. Mentionnons dans le même sens, *Le Pot au noir* de Louis Chadourne, etc, etc...

On trouve de l'inquiétude à d'autres point de vue chez Joseph Kessel, chez Jacques Chardonne, chez Julien Green. Et je ne finirais plus. Il y en a, malgré le parti pris de nihilisme verbal, chez Henri Fauconnier (*dans Malaisie*). Chez André Malraux aussi: Garine, Tchen, Kyo sont des inquiets sous leurs masques de terroristes apparemment impassibles. Et j'allais oublier *Le voyage au bout de la nuit* de Louis Ferdinand Céline, un document récent, dépouillé de toute littérature où l'insatisfaction contemporaine prend les allures tragiques d'un désenchantement complet. Men-

tionnons enfin le désabusement hautain du poète philosophe Paul Valéry...<sup>1</sup>

L'inquiétude de l'adolescence a été traitée par Valery-Larbaud, un Gidien spécialisé dans les études d'âmes d'enfants et d'adolescents (*Fermina Marquez, Beauté, mon beau souci*, etc.). Il fut certes un grand artiste. Il s'est malheureusement complu à prêter aux enfants les vices des hommes faits.

Montherlant s'est engagé lui aussi à la suite de Gide (malgré le Catholicisme velléitaire et caricatural de ses premiers ouvrages). Son cynisme, son culte du moi, infiniment moins élégant que celui de Barrès, les prétentions qu'il affiche jusque dans sa manière d'écrire, l'ont conduit peu à peu à une demi-satisfaction. Il s'est dévoré lui-même en voulant se réaliser. Prenons note cependant des déclarations toutes récentes où il annonce une volte-face déjà vaguement esquissée dans *Service inutile...* Marcel Arland un autre inquiet doublé d'un artiste délicat qui cherche Dieu, hélas! à travers André Gide. Il a écrit *Etienne, La route obscure, Où le coeur se partage*; documents inté-

---

<sup>1</sup> Chez les dramaturges, citons quelques noms et quelques œuvres. Jean Sarmant (*Le pêcheur d'ombres*) avec plus de fantaisie. On rencontre des accents plus profonds chez Gabriel Marcel (*Le monde cassé*), Vildrac (*Le Paquebot Tenacity*), Pagnol (*Topaze, Marius*, etc.), Porché (*La race errante*).

ressants sur l'inquiétude des jeunes d'aujourd'hui.<sup>1</sup>

Terminons par Romain Rolland avec *Jean Christophe* jeune, (*Le matin, L'adolescent*), ouvrages déjà anciens, mais où l'on trouve le jeune homme de 1936 en germe dans celui de 1905. Mentionnons dans le même sens *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, un livre qui n'a pas vieilli; la physionomie d'une âme généreuse et tourmentée.

Si nous n'avons guère donné dans cette dernière partie qu'une sèche nomenclature où il aurait fallu des explications nuancées, nous nous en excusons sur la nécessité de ne pas déborder le cadre d'un article de revue. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur la position de tel ou tel de ces auteurs au cours de l'article qui suivra.

\* \* \*

Ne serait-il pas temps d'en arriver à l'histoire de l'inquiétude au Canada? La fera-t-on remonter aux coureurs de bois, aux "voyageurs" impénitents que furent nos grands-pères et arrière-grands-pères? Si l'on veut. Je n'y tiens pas.

Elle apparaît à vrai dire pour la première fois

---

<sup>1</sup> L'inquiétude de l'adolescence et de la jeunesse a été étudiée par Raymond Radiguet (*Le diable au corps*); par Jean Cocteau (*Le grand écart*); par Albert Thierry (*Le sourire blessé*); par Marc Chadourne, (*Vasco*); par Jacques de Lacretelle, (*La vie inquiète de Jean Hermelin, Silbermann*); par Louis Chadourne, (*L'inquiète adolescence*)... etc.

dans nos milieux peu raffinés avec l'écllosion de ce qu'on a appelé l'École de Montréal. Nos romantiques — si j'excepte Crémazie, qui a vraiment souffert — ne furent guère que des rhéteurs assez vides... Nos premiers inquiets se recrutent donc chez les jeunes gens qui se réunissaient vers la fin du XIXième siècle chez Louvigny de Montigny d'abord, au Château Ramezay ensuite. Ils étaient fortement teintés de Romantisme. Ils découvraient les Symbolistes. Et ils voulaient à tout prix échapper pour un moment au moins à l'atmosphère banale et terre à terre que constituait alors la vie sociale montréalaise. Ils souffraient d'angoisses intellectuelles surtout. Ils se donnaient une culture supérieure à celle du milieu ambiant; ils se sentaient incompris, envoûtés, dans une prison lourde et, hélas! qu'ils jugeaient assez justement perpétuelle. Leur angoisse certes fut souvent douloureuse, leur mal du siècle réel, il ne faudrait peut-être pas leur attribuer une inquiétude très profonde. Chez quelques-uns elle s'est tout bonnement perdue dans l'indifférence religieuse; D'autres sont devenus et demeurent encore de froids poètes parnassiens... d'autres sont notaires ou que sais-je?... Charles Gill, Lozeau, Nelligan surtout ont été plus fortement ébranlés. Ils ont souffert, et leurs vers conservent quelque chose de leurs douleurs. Depuis eux, nos poètes n'ont guère fait de progrès en ce sens. MM. Choquette et Desrochers pour-

raient être de 1900. Nos romanciers anciens ou actuels (à l'exception de Grignon et du Harry Bernard de *Juana mon aimée*) sont d'une sérénité surprenante. On pourrait peut-être leur concéder qu'ils rejoignent l'inquiétude à force de manquer d'inspiration...

Mais voici que la jeunesse bouge. On trouve la véritable inquiétude moderne, avec l'acuité du problème moral, le besoin de Dieu, chez deux jeunes romanciers. M. Claude Robillard, M. Rex Desmarchais. Les deux manquent de métier; le second ne sait guère le français, le premier a une conception assez cocasse de la vie; il y a tout de même infiniment plus de vraie humanité, de psychologie authentique dans *l'Initiatrice* et dans *Dilettante* que dans *Marcel Faure* et *Le Centurion*. Nos deux jeunes écrivains ont étudié la jeunesse de leur temps, la jeunesse inquiète de leur pays. Si leurs héros sont assez pâles, et pas très naturels, je ne les aime pas moins; c'est en eux que j'ai trouvé enfin dans notre littérature romanesque les premiers frémissements authentiques. Pour être juste, il faudrait mentionner aussi un ouvrage qui a précédé ceux-ci de quelques années, *André Laurence* de M. Pierre Dupuy. L'auteur, qui n'est déjà plus un jeune, nous présente son héros, lui-même, à n'en pas douter, se débattant dans sa jeunesse entre un haut idéal intellectuel et les préjugés commercialistes et terre à terre de la

société montréalaise. Il nous dit avec une certaine chaleur et dans un style lisible l'amer désenchantement d'une jeunesse vécue dans l'incompréhension sous toutes ses formes. S'il revenait au pays, il verrait que ça n'a guère changé...

Disons un mot des vers de mon ami Clément Marchand dont le jeune génie ne sombrera pas tout entier, je l'espère, dans le journalisme. Ils expriment souvent, avec leurs négligences voulues, leurs audaces de tout poil, l'inquiétude sincère d'un ennemi né du conformisme et de l'hypocrisie. Leur auteur, maintenant en pleine possession de lui-même, devrait nous donner un jour le fruit mûr que nous attendons de lui. Un autre, un plus jeune encore, Roger Brien, exprime souvent les tourments de notre époque et de notre pays; surtout la grande détresse de l'humanité en marche vers la mort.

Il est temps de nous résumer et de conclure. L'inquiétude française remonte dans le temps au besoin d'introspection et de certitude qui caractérise l'âme française. Elle est devenue plus complète, plus concrète depuis Rousseau. Le Romantisme l'a connue, aimée, courtisée, verbalisée aussi, sous le nom de mal du siècle. A la suite de Baudelaire, le Symbolisme l'a élargie; la peur du péché, la honte du moins d'avoir failli en sont devenus un élément important. A partir de ce jour aussi elle a été une douleur vraie. Le Positivisme l'a combattue; elle s'est perdue vers 1900 dans le

dilettantisme... Le Renouveau catholique est venu poser le problème de la destinée avec une précision et une acuité inconnues jusque là. En même temps le désarroi politique et la multiplicité des écoles littéraires fugitives ont jeté dans les esprits des germes de confusion.

De ces orientations en apparence contradictoires est née l'inquiétude contemporaine (celle de 1914 à nos jours) si bellement analysée par les grands écrivains catholiques de l'heure. Inquiétude plus déchirante que toutes les autres, singulièrement dépouillée de littérature, plaie qui se cache et saigne en silence, tendance aussi, chez ceux qui n'ont pas la foi, vers le désespoir plus que vers l'espérance, nihilisme féroce chez quelques-uns; et c'est dans ce nihilisme même d'une position fautive mais logique qu'ils sont bien près de rejoindre la véritable inquiétude, l'ordre essentiel, Dieu.

Au Canada français, en Laurentie, l'inquiétude s'est modernisée depuis 1930. Elle n'a pas encore produit de documents particulièrement caractéristiques.

Nous avons maintenant en mains une partie des matériaux qui nous permettront de préciser davantage les caractéristiques d'une inquiétude spécifiquement contemporaine et spécifiquement canadienne-française.

François HERTEL

## L'âme franco-américaine

*En marge du livre de M. Josaphat Benoit.*

---

Depuis quelques années les Franco-Américains ont essayé de se faire connaître en France. Tout récemment M. Alexandre Goulet et M. Josaphat Benoit choisissaient comme thèses de doctorat à l'Université de Paris la merveille de la survivance française aux États-Unis.

Le livre de M. Benoit, imprimé en septembre dernier, éveillera un intérêt particulier en faveur des Franco-Américains, et campera mieux dans nos esprits leur position aux États-Unis. Grâce aux divisions précises du volume, il est facile de se former une idée d'ensemble sur le progrès de nos amis de là-bas. Les grandes lignes du livre de M. Benoit s'établiraient ainsi: les "faits", les "causes" et les "obstacles" caractéristiques de la survivance de ses compatriotes.

Dans un de ses chapitres sur les "causes", l'auteur exalte la famille franco-américaine: "par son organisation, sa fécondité, sa permanence, la famille franco-américaine est sans contredit l'une des bases de la survivance française aux États-Unis".

Ceci démontre avec justesse que le secret de la

survie nationale se trouve dans le foyer et plus précisément dans le courage et la fécondité des mères. Il semble que l'ancien adage, "tel père tel fils" devrait être changé, "telle mère tel fils", car le père n'exerce pas un rôle efficace dans l'éducation des jeunes aux États-Unis. Le père, travaillant souvent loin du foyer, laisse tomber le fardeau de la formation des enfants entièrement sur les épaules de la mère. Tant que les écoles paroissiales et les académies des religieuses continueront à former d'excellentes mères de famille, l'esprit de foi et de fierté nationale n'aura rien à craindre. Par malheur nombre de jeunes filles fuient l'influence de ces excellentes éducatrices. Les conséquences deviennent inévitables: c'est l'école des religieuses ou l'école neutre. Mais ces écoles neutres préparent les mariages mixtes et les apostasies nationales et religieuses. Ceux qui fréquentent ces maisons d'éducation, c'est un fait, ne font jamais partie de l'élite et ne pratiquent leurs devoirs religieux qu'avec peu de ferveur.

D'où provient la force morale nécessaire à la permanence de la race? M. Benoit affirme avec énergie que les Franco-Américains la puisent dans l'organisation paroissiale, qui est la belle manifestation de leur âme collective et la pierre angulaire de l'édifice franco-américain".

Ce progrès de l'Église, notons-le, s'est accompli en cinquante ans environ. Preuve bien caractéris-

tique de l'esprit courageux des Canadiens émigrés. Le nombre de paroisses françaises est considérable: cinq cents au moins. Dans plusieurs diocèses de l'Est, les Nôtres composent la majorité des catholiques. Sauf quelques exceptions leurs paroisses sont purement de langue française.

Comme au Canada, l'église est le noyau qui groupe les individus; et si la foi a préservé la langue, la langue a préservé la foi. A l'heure actuelle la pratique fidèle des devoirs religieux dans la langue maternelle demeure un des plus puissants facteurs de survivance. Il est tout à fait regrettable qu'en certains endroits l'église ne soit point restée le centre d'activité des Francos. Il devient de plus en plus nécessaire de maintenir l'esprit religieux par de fréquentes instructions, et, l'esprit canadien-français par les associations d'Action Catholique.

Quels beaux exemples la Belgique et la France ne nous offrent-elles pas par leurs organisations de jeunesse? Pourquoi nos dévoués pasteurs ne ressusciteraient-ils pas l'A.C.J.F.A. d'avant-guerre? Les Francos en ont besoin plus que jamais. Sinon, la jeunesse joindra d'autres organisations moins en accord avec notre esprit.

L'auteur aurait pu peut-être insister davantage sur la forte influence et le courage de certains prêtres. Si au Canada les 60,000 Canadiens de 1763 ont pu survivre et repousser vaillamment les

assimilateurs, n'est-ce pas au clergé qu'ils doivent reconnaissance? Il n'en va pas autrement de l'autre côté de la frontière. Le salut temporel aussi bien qu'éternel repose sur les pasteurs. Jusqu'ici ils ont fait beaucoup. A eux revient l'honneur de l'organisation des paroisses et des institutions paroissiales. Et les évêques ont reconnu le magnifique dévouement de certains curés. Depuis 1932, sept d'entre eux sont devenus Prélats du Saint-Siège.

A l'occasion des fêtes de la St-Jean-Baptiste à Manchester, en juin dernier, Mgr Peterson, l'évêque du New-Hampshire, fit l'éloge des Francos; il terminait ainsi: "Avec révérence, par conséquent, je vous demande ce soir de choyer vos riches trésors ancestraux. Honorez avec vénération chacun d'eux et aussi l'écrin dans lequel chacun a survécu".

Arrêtons-nous à quelques statistiques. A Manchester, nous comptons 35,000 Francos, distribués en huit paroisses desservies par vingt et un prêtres; chaque paroisse possède son école; le tout, dirigé par cent-quarante et une Religieuses et dix-huit Frères; on enseigne à 5,549 enfants. A New-Bedford, sept paroisses, dix-huit prêtres, cent-une religieuses; 3,056 enfants vont aux écoles paroissiales. Ces chiffres sont une esquisse bien imparfaite. Si vous divisez par six ou sept vous aurez en proportion les petits centres.

Dans son chapitre sur l'école, l'auteur semble

passer trop rapidement sur le progrès de l'éducation depuis un quart de siècle. Un réveil national s'est opéré, depuis que la situation des Francos repose sur des bases plus solides. Sans doute, de nombreux projets sont encore à réaliser. L'éducation féminine seule a trouvé presque partout sa formule. De nombreuses paroisses possèdent un cours supérieur pour les jeunes filles. De plus, des pensionnats ont été ouverts en beaucoup d'endroits. Citons Putnam Conn., Malboro Mass., Lewiston Me. et Hudson N.H.; une vingtaine d'autres aussi sont bien connus.

Par contre les garçons manquent d'académies après le cours primaire. Depuis dix ans les jeunes filles peuvent suivre les cours supérieurs, tandis que les garçons désirant être externes se voient obligés d'aller aux High Schools publics. L'internat devient de moins en moins en faveur.

On ne voit qu'un moyen de résoudre ce problème. Dans les villes populeuses, ouvrir des écoles supérieures dirigées par des Frères. Et voilà ce qui fait presque défaut. Une ville de dix ou quinze mille Franco-Américains ne peut-elle pas facilement entretenir son instruction supérieure pour les jeunes gens? Les filles ont la leur, pourquoi pas les jeunes garçons?

Des réunions comme celles de Manchester, le 24 juin dernier, stimulent les Francos. M. l'abbé Groulx, le Père Champagne, P.B., et M. Houde

rehaussèrent l'éclat de la fête. La conférence de M. Groulx et le sermon du Père Champagne ont fait une grande impression dans les âmes. Si l'on pouvait multiplier les occasions de se rendre visite ainsi, même dans les petits centres, ce serait une source féconde de réconfort et d'encouragement.

M. Benoit semble appuyer un peu trop sur l'élément Huguenot aux États-Unis. Leur présence dans la vie franco-américaine n'a jamais joué un grand rôle. Ces hérétiques n'ont eu aucune influence sur les Francos. Si on en excepte quelques-uns à New-York, tous les Huguenots ont été assimilés dans le creuset américain. Que Nemours, Lorillard et Canon aient été Français, cela n'est de nature ni à amoindrir ni à augmenter la fierté nationale des Francos.

L'auteur a droit à nos félicitations. Son "Ame Franco-Américaine" montre un notable progrès sur son volume, "Rois ou Esclaves de la Machine". Nous sommes heureux qu'il ait donné sa thèse à l'impression. Un bien immense découlera de la publication de ce livre.

François CHENARD,

Franco-Américain

## Les ancêtres de Lavallée<sup>1</sup>

---

Les chants patriotiques ont pour auteurs des musiciens issus des classes populaires. Bardes, trouvères ou chansonniers traduisent mieux, semble-t-il, les aspirations collectives que les compositeurs occupés de musique pure, mêlés aux élites ou choyés par les grands. Il y a bien peu d'exemples aussi d'hymnes nationaux écrits par des musiciens qui fussent étrangers au pays chanté. Le souffle, l'élan, l'enthousiasme essentiels à ces espèces d'odes martiales, tout cela vient du coeur et ne s'achète pas à tant la page.

Lavallée était tout désigné pour écrire notre chant national. Dix générations le séparent de ses premiers ancêtres canadiens, générations de défricheurs, générations d'artisans. Le registre des mariages de Ville Marie s'ouvre le 3 novembre 1647 avec l'union de Mathurin Meunier et de Françoise Fafart. Monsieur de Maisonneuve était témoin au mariage. Ce Mathurin Meunier — qui peut déjà revendiquer pour sa famille "le premier baptême de Français enregistré à Montréal" — donnera une de ses filles, Elisabeth, au premier Pasquier ou Pasquet dit Lavallée émigré en nouvelle

---

<sup>1</sup> Cet article constitue le premier chapitre d'une biographie de Calixa Lavallée que publiera incessamment la librairie Albert Lévesque.

France. Le compositeur de l'hymne national du Canada appartient à une lignée qui valut à notre métropole son premier berceau.

Trois ans après avoir épousé Elizabeth Meunier, Isaac Pasquier s'établit à Ste-Famille de l'île d'Orléans. Un siècle durant, ce sera dans l'une ou l'autre paroisse de l'île que se succéderont les Pâquet dits Lavallée — dans la région la plus pastorale, la plus profondément originale et traditionnelle de notre province. Quand on veut étudier chez nous quelque coutume du temps jadis, s'il y a terre où l'on puisse compter la retrouver, c'est bien l'île d'Orléans. Peintres et poètes du terroir y sont venus constamment — comme, en France, l'on va à la Bretagne.

Les habitants de l'île constituaient un petit peuple à part. Ils avaient un caractère très marqué, bien à eux. Plus que d'autres ils possédaient les traits distinctifs de "nos gens" de l'ancien régime: un esprit de solidarité remarquable, une urbanité délicieuse, une tendance au respect mutuel que tous les historiens se sont plu à signaler. Après deux siècles d'isolement supporté en commun, ils "avaient fini par se considérer comme les membres d'une même famille". Leur vie était une vie de groupement.

A la suite de l'occupation de l'île par les soldats de Wolfe — et peu après la Cession — les Orléanais les plus dépossédés se rassemblent, se groupent

en caravanes, comme les Acadiens et, chose curieuse, se dirigent, comme eux, vers la vallée du Richelieu. La paroisse de St-Antoine reçut, "peu de temps après la conquête", un de ces contingents de l'île d'Orléans constitué "d'un bon nombre de familles qui y émigrèrent en même temps".<sup>1</sup> C'est à cette époque qu'on rencontre pour la première fois des Pâquet dits Lavallée dans la région du Richelieu.

Ces colons "dérangés" sont bien intéressants à observer dans leur choix d'une nouvelle patrie. Inconsciemment, ils témoignent de l'amour profond qu'ils portaient à la terre ancestrale. Le coin de pays qui les arrête rappelle singulièrement le pays d'origine. Ils se fixent dans la pointe du triangle richelois, dans cette espèce de presque-île formée par le St-Laurent et le Richelieu, double vallée où tout est disposé comme chez eux, entre deux fleuves.

—Le décor peut rester le même, bonne gens! Votre vie sera combien différente! L'histoire ici n'est plus faite de bucoliques. Les moissons parfois n'ont pas le temps de mûrir entre deux invasions! Le premier coup de feu de l'histoire fut tiré ici, par Champlain, et les représailles durent encore. La vallée du Richelieu, c'est un champ de bataille. Qui reste ici doit se défendre. Mais en quelques

---

<sup>1</sup> Abbé L.-N. Bois — L'île d'Orléans — Québec, Augustin Côté.

génération, il vient aux familles d'excellents miliciens, des politiques habiles, des patriotes ardents...

Lavallée résumait bien ses ancêtres. Même sans connaître l'histoire de sa famille, on retrace en lui deux tendances de prime abord contradictoires qui, à l'occasion, se conjuguent pour commander en lui: la douceur méditative et le besoin de se dévouer au collectif. Il sera toute sa vie d'une activité prodigieuse tout en restant un être extrêmement doux, mélancolique, rêveur, surtout incapable de vengeance.

\* \* \*

La région du Richelieu a toujours été féconde en grands hommes. Québec et Montréal ont produit des hommes remarquables, mais cela semble plutôt normal à cause de la concentration de la population, à cause du choix et de la sélection que permet l'affluence. Au contraire, cette vallée tourmentée et périlleuse du Richelieu ne fut peuplée que lentement, difficilement. Pourquoi alors trouver ici plus qu'ailleurs les politiques qui ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire de nos destinées? Pourquoi ici un LaFontaine, et aussi un George-Etienne Cartier? Pourquoi, après trente ans de régime fédératif, est-ce encore ici que naît Honoré Mercier? Pourquoi cette région est-elle assez riche en hommes d'État pour en fournir à

l'étranger, comme ce gouverneur de l'Illinois, qui a sa statue à Chicago, Pierre Ménard? Pourquoi ici les "quatre vingt-douze résolutions", la révolte de 37, les Bourdages, la mère de Papineau et jusqu'à Chénier, chef des patriotes de 1838? Pourquoi Eulalie Durocher, fondatrice d'ordre? Pourquoi enfin nos artistes les plus connus: Emma Lajeunesse, Calixa Lavallée, Béatrice Lapalme? Pourquoi toujours ici, des luthiers, des facteurs d'orgues, certains connus du monde entier, comme les Casavant? Qui dira — pour tout résumer — comment une petite localité comme Verchères peut avoir donné le jour tout à la fois à Ludger Duvernay, l'un des chefs populaires de notre nationalité, et à Calixa Lavallée, l'auteur de l'O Canada? La question se pose, on nous le concédera.

Le phénomène est d'ordre sociologique. Chez les Richelois, les périls incessants, les luttes séculaires, avaient fini par développer une combativité superbe. Ceux qui ont choisi librement de bâtir leur maison dans cette région vulnérable; qui, de génération en génération, ont habité ces terres découvertes — et même la vallée de la Yamaska — ont fait leur large part dans la fondation du pays. Plus que d'autres, ils en ont de leur sang payé la façon. Ils ne souffriront jamais qu'on fasse mine de le leur prendre. Ils auront l'esprit de patrimoine, l'esprit de famille. Ils seront mus par ce que nous appellerions volontiers la mystique du collectif

— pour protester, jusque dans les termes, contre l'égoïsme féroce qui nous anime aujourd'hui. En ce temps-là, les témérités individuelles servaient l'intérêt général!...

L'individu, lui, ne s'en portait pas plus mal: il devenait une force, un être vigoureux, une valeur. A la moindre occasion, il se révélait un chef. Les occasions ne manquèrent pas. Durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle, le triangle creusé par le Richelieu dans la Vallée du St-Laurent faisait moins partie de la Colonie, qu'il ne servait de parvis naturel aux Cantons Iroquois. Malgré sa prodigieuse fertilité, cette région n'avait jamais été habitable. Cette langue de terre entre les deux fleuves ouvrait — tel un coin de bûcheron — une brèche permanente dans le territoire de la Nouvelle-France. Il fallut l'intervention de soldats rompus, en Europe, à la guerre contre les Turcs pour rendre possible l'établissement d'un seul colon dans cette terre disputée. Et même après l'expédition Tracy, les sauvages ne se comptent pas pour vaincus. Ils reviennent à la charge pendant près d'un demi-siècle. Le Richelieu, mouvant corridor percé dans la forêt séculaire, leur offrait trop d'avantages stratégiques pour qu'ils n'essayassent point d'y maintenir leur mainmise. Au moindre caprice de leur belliqueuse humeur, au moindre reproche d'un vieux chef perclus, ils abandonnent de nouveau leurs canots au cours rapide de la rivière et

parviennent en quelques jours, sans aucune fatigue, sur un champ de bataille éloigné de deux cents lieues de leurs bourgades.

Ordinairement, ils suivaient le cours du fleuve jusqu'à huit ou dix lieues de Sorel. Là, pour ne pas s'aventurer près des forts de l'embouchure, ils prenaient par les bois de la rive gauche et gagnaient, sous couvert, les bords du St-Laurent. Ils se trouvaient bientôt près de Contrecoeur, près de Varennes, surtout près de Verchères. Que de fois le canon de Verchères, tonnant d'heure en heure, fut entendu jusque de Longue-Pointe appelant les laboureurs au dedans des palissades, avertissant tous les forts que les Iroquois étaient signalés! C'est l'âge héroïque primitif, l'âge où jusqu'aux femmes de chez nous ont en partage la crânerie, le courage guerrier: Marie Perrot, Madeleine de Verchères, Marie-Anne de St-Ours...

Après le traité qui met fin à la guerre avec les sauvages (1701), le Richelieu reste un déversoir d'invasions. Ses rives se couvrent maintenant des armées compactes des colonies américaines. Toutes les attaques dirigées sur Québec, par mer, comportent une armée d'invasion par le Richelieu: alertes continuelles, combats légendaires, lutte inégale, déboires indicibles. Les titres de noblesse ont souvent récompensé, dans les royaumes de l'ancien monde, de moindres dévouements que ceux-là.

Lors de la Cession, les Richelois ne signent pas

la capitulation de Montréal. Ils se retirent sur leurs terres avec l'espoir d'un retour de fortune, retour qui se fera trop attendre et qu'ils tenteront de provoquer. Ils étaient entretenus dans leurs ressentiments, dans les premières années du régime anglais, par tous ces Acadiens qui, de mois en mois, leur revenaient d'exil, familles en haillons, traînant, comme elles pouvaient, des enfants nés sur les plages des États-Unis. Quand Montgomery paraît en 1774, ils l'accueillent presque en libérateur; puis subissent des représailles.

Un demi-siècle plus tard, ils prennent à leur tour les armes et avec assez d'autorité pour tenir en échec un vétéran de Waterloo. Enfin c'est désarmés pour toujours qu'ils trouvent moyen de triompher efficacement, sur le terrain politique et constitutionnel cette fois. Ici, ils déploient du génie de l'avis même des politiques anglais qui les ont jugés. Ne cherchons pas d'où vient ce talent subit, ce génie nouveau concédé à une population d'illettrés! Il est tout simple que l'habitude des faits d'armes, la pratique des combats, la mystique militaire ait mieux enseigné le civisme à ces gens que nos programmes d'études, chargés, farcis d'inutilités pédantes. Cette intrépidité, ces forces vives depuis toujours conscrites au service de la patrie, et tout à coup inemployées s'étaient transmutes en combativité parlementaire, en véhémence oratoire, en compétence juridique. Le patriotisme

véritable est la première culture d'un peuple. Un Tite-Live raconterait tout cela avec âpreté aux Canadiens de la décadence insensible et de l'avarice éclairée!

Ces forces vives nous ont valu aussi des talents artistiques transcendants. L'art musical, la vie de Lavallée en témoigne, peut comme l'éloquence aider au civisme, concourir au maintien de la vertu de *civilité* que Montpetit a si bien appelée "le déterminant de la volonté altruiste". Mais combien n'avons-nous pas empêché que l'art aidât à notre évolution! Quand donc comprendrons-nous que la musique est autre chose qu'un passe-temps futile, une mièvrerie de fillettes, une simple distraction d'efféminés. La musique est plus que cela.

L'âme humaine a la faculté de traduire autrement que par des mots conventionnels ce qui l'agite, ce qui l'émeut. Le visage expressif de l'acteur sait rendre les moindres nuances intérieures avec plus de bonheur que ses vocables. Mais, à la musique est départie une plus exquise faculté d'expression intime. Son pouvoir commence au point précis où la mimique devient impuissante. On le dit couramment: il y a des sentiments si délicats qu'ils ne peuvent que se chanter. Et cette traduction mélodique des émotions est si véhémence qu'elle se propage sans obstacle sans qu'il soit besoin du raisonnement pour persuader. Voilà pourquoi les croisades, les religions, les peuples

ont toujours utilisé la musique. Voilà pourquoi l'on chante aux églises. Voilà pourquoi, les chants nationaux! C'est parce que nous n'avons pas encore vu tout cela — nous pourtant qui sommes restés français — que l'art musical a eu chez nous des victimes, voire des martyrs, comme Calixa Lavallée.

Eugène LAPIERRE

---

#### LES CAHIERS FRANCISCAINS

*Les Cahiers Franciscains* sortent enfin de l'obscurité. Ils se présentent au public dans leur toilette artistique impeccable.

Cette revue — unique en son genre au pays — est appelée à faire beaucoup de bien, à contribuer pour sa part au relèvement du niveau intellectuel artistique, moral, de notre province. Nous ne saurions trop encourager à la lire, à s'y abonner, ceux qui ont soif d'une vie intellectuelle et religieuse plus haute.

Le numéro actuel se présente tout particulièrement "sous le signe des Muses". Deux articles sont consacrés à des poètes catholiques. Le premier, en français, par le frère Odoric Bouffard, nous entretient de Marie Noël et de Louis Mercier. Le second, en anglais, du frère Cuthbert Seward, est consacré surtout à Francis Thompson. Les deux sont d'une lecture agréable.

Puis, ce sont des articles de théologie, un poème, une légende, une revue des livres, etc. Le tout, en bon français et très intéressant.

Bref, en s'abonnant aux *Cahiers Franciscains*, on se paiera à la fois le luxe d'une bonne œuvre et d'une lecture excellente en tous points.

L'abonnement, (\$1.00, pour quatre cahiers de quatre-vingt pages, chaque année) se retient au *Studium Franciscain*, Boulevard Rosemont, Montréal.

LECTOR

## Régionalisme manitobain

---

Depuis le début de l'enquête sur le Régionalisme, on a exposé la théorie de la petite patrie, de la "Patrie intime" qui concrétise et asseoit dans le réel l'idée de la grande patrie pour laquelle on meurt. On en a présenté des exemples vivants. Le lecteur y a vu au concret les résultats enviés de fraternité, de zèle qui emportent toutes les volontés dans le même sens. Trois-Rivières, grâce à la coordination des efforts qu'a suscités l'abbé Tessier, voit s'intensifier, chaque année, sa vie régionale. Puis Edmonton, où travaille une élite disciplinée, confiante dans la survivance canadienne-française, pour l'honneur même de l'Alberta. A mon tour d'évoquer le mouvement régionaliste de Saint-Boniface, au Manitoba. Une remarque: il ne peut être question là-bas de chauvinisme, puisqu'il n'y a pratiquement qu'un centre et que notre régionalisme est nécessaire, vital. L'intensifier c'est entretenir le patriotisme tout court.

Un peu d'histoire situera ces quelques pages, d'autant qu'on ne saurait trop rappeler les débuts apostoliques de l'Ouest canadien. L'âme missionnaire de l'Eglise s'y est révélée héroïque.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'histoire du Manitoba intéresse le Canada tout entier. Les problèmes vitaux qu'elle a posés dès son origine, les intérêts qui se sont entrechoqués dans l'exploitation de ses richesses naturelles, les troubles mémorables qui ont accompagné son entrée dans la Confé-

dération et, encore, la question des écoles minoritaires qu'elle a lancée jusqu'à la cour de Londres; tels sont les traits principaux qui l'ont marquée dans la mémoire des Canadiens français avertis.

Saint-Boniface fut le centre de ces démêlés. C'est de son évêché que sont parties ces directives sages et tenaces pour la christianisation du Nord-Ouest; c'est de là que s'élancèrent à l'Ouest, jusqu'à l'océan Pacifique, au nord, jusqu'à la rivière de la Paix, territoires plus vastes que l'Europe, Mgr Demers, Mgr Grandin, le Père Lacombe, l'abbé Thibaut, Mgr Grouard... tant de vaillants Oblats et prêtres séculiers, à qui l'Ouest canadien doit avec la connaissance du Christ les premiers éléments de civilisation.

En 1743, La Vérandrye, le grand découvreur de l'Ouest, fondait le Fort-Rouge au confluent des rivières Rouge et Assiniboine. Il était accompagné d'un Jésuite, le Père Coquart. Malgré ses succès, il fut démis de l'administration des postes français dans l'Ouest. Ceux qui lui succédèrent n'eurent ni son génie d'organisation ni autant d'ambition. Aussi les forts tombèrent-ils dans l'abandon. Les Indiens mieux servis par les Anglais échangeaient leurs fourrures au nord, avec la compagnie de la Baie d'Hudson. Les profits étaient alléchants. A Montréal, de riches marchands fondèrent une autre compagnie pour la traite des pelleteries, dans l'Ouest. Vers 1784, sur le territoire de l'ancien Fort Rouge, on bâtit le Fort Gibraltar. Le but

était d'attirer le plus de sauvages possible pour ruiner la Cie de la Baie d'Hudson qui monopolisait la traite depuis près d'un siècle. Ce qui arriva en effet. Mais, au lieu de se laisser mourir dans le Nord, la Cie de la Baie d'Hudson décida de descendre dans la Prairie. Edward Ellice disait à cette époque: "Il n'est personne que la traite des pelleteries du Canada n'intéresse".

Donc en 1811, lord Selkirk, principal actionnaire de la Cie de la Baie d'Hudson se fit concéder une région de 60 milles carrés autour de la jonction des rivières Rouge et Assiniboine. La même année il partit d'Angleterre avec quelques centaines de colons pour la Rivière Rouge. Aussitôt arrivé, il établit le Fort Douglas (Saint-Boniface) non loin du Fort Gibraltar, sur la rive est de la rivière Rouge. Les hostilités commencèrent. Les deux forts furent tour à tour attaqués, saccagés, les colons dispersés. Si bien qu'en 1817, le lord écossais réclamait comme agents de paix des prêtres de Mgr Plessis. Ce protestant méritait bien plus son nom de "Père du Manitoba" par ce geste, que par la fondation de la colonie. Dès 1818 deux missionnaires arrivaient à la rivière Rouge, MM. les abbés Provencher et Dumoulin. Leur venue suscita, en effet, un grand désir de paix. Les enfants nomades de la Prairie, Blancs, Métis, Indiens accoururent de partout pour entendre la parole de Dieu. Ainsi se forma la première paroisse de l'Ouest, la mère de toutes ses églises, Saint-Boniface. La Cie

de la Baie d'Hudson absorba sa rivale, en 1822, pour devenir seule maîtresse des Prairies. Sous son autorité bienveillante les missionnaires fondèrent paroisses et écoles tout le long des deux voies d'eau qui traversent le pays du sud au nord, de l'est à l'ouest: la rivière Rouge qui par le lac Winnipeg conduit jusqu'à la Baie d'Hudson, les rivières Assiniboine et Saskatchewan jusqu'aux Rocheuses. Pendant cette période antérieure à l'organisation du gouvernement de l'Assiniboia les missionnaires exercèrent la justice et maintinrent l'ordre avec l'aide des Métis.

Expliquons comment fut peuplé d'éléments étrangers ce pays dont nous aurions pu devenir les maîtres.

Au début, Canadiens anglais et Canadiens français engagés dans les forts des Cies s'unirent avec des Indiennes. De leur union est sorti ce type particulier qu'on a nommé Bois-Brûlé ou Métis. Ces Métis se multiplieront au point d'être 15,000 lors de la Confédération, de moitié seulement moins nombreux que les Indiens. Dans ses romans, M. Constantin Weyer, journaliste français, nous les a présentés comme des abrutis. M. Donatien Frémont, mieux au courant de notre histoire, a rétabli les faits et donné une réponse définitive.<sup>1</sup>

(à suivre) Georges L'OISEL

<sup>1</sup> Après nous avoir donné son aventureux "Radisson", M. Frémont publie la vie de Mgr Provencher. Ces travaux montrent bien l'intérêt qu'il porte à l'histoire manitobaine.

## ✓ Voix auxiliaires

---

Les lecteurs d'une revue d'opinion doivent se considérer un peu comme des antennes qui transmettent dans tous les sens les mots d'ordre, les directives, et qui captent, pour les renvoyer au foyer central, les courants d'idées, les observations, les suggestions susceptibles d'intensifier l'action de la revue.

*L'Action nationale* reçoit beaucoup de lettres. Tellement qu'il a semblé opportun de rétablir la rubrique: *Nos amis nous écrivent...*

Nous ne reproduirons que les extraits les plus significatifs. Il est bien entendu que ce ne sont pas tant des commentaires flatteurs, des marques d'approbation que nous désirons obtenir, que des renseignements, des constatations sur tel ou tel aspect concret des problèmes auxquels nous nous intéressons.

Notre revue pénètre presque dans toutes les régions. Ses rédacteurs et ses collaborateurs ne peuvent être partout ni voir à tout. Songez à l'enrichissement de son influence si on lui transmettait, des divers secteurs français de l'Amérique, des lettres la renseignant, l'orientant, dans son travail.

Cette documentation complémentaire ne serait pas la partie la moins riche de nos pages!

D'un théologien prudent et clairvoyant de notre province, ces lignes opportunes:

*Je trouve vos succès éclatants dans les circonstances. Il y a quelque chose de changé.*

*Il y a tout de même à prêcher à nos gens que l'Action catholique doit se mêler de la politique, non pas de la politique de parti, mais de la politique générale dans laquelle le bien commun tient la première place. Le Pape Pie XI, tout en condamnant la politique de parti, est*

revenu au moins dix fois sur la nécessité de mettre l'Action catholique dans la politique, c'est-à-dire de mettre Dieu là comme dans l'individu, dans la famille, dans la profession. Je crois que plusieurs, et que même beaucoup s'imaginent chez nous que l'Action catholique ne doit pas se mêler de politique, d'action nationale, et que sais-je encore? Mais précisément l'Action catholique doit mettre Dieu partout, là même où on n'en veut pas, mais sans rien absorber ni détruire, si ce n'est le mal...''

(19 décembre 1935).

Des extrémités orientales du pays, une voix acadienne nous dit la gratitude et les besoins de nos frères:

*Je me fais un devoir de m'acquitter dès la première heure d'un abonnement qui m'est si précieux pour ma famille dans un coin du pays où l'éducation nationale est tant en souffrance. L'école, la proximité des États-Unis, l'ambiance anglaise qui nous encercle et nous étreint, la presse et la radio exclusivement anglaises, intoxiquent fatalement la famille qui réagit à peine; c'est vous dire le travail immense qui s'impose si nous ne voulons disparaître...*

De l'Alberta enfin, une lettre officielle de l'A.C.F.A. nous apporte un merci et un appel:

*Nous ignorons vos sources de renseignements, mais elles sont exactes en ce qui nous touche. Soyez certain que cet article a fait du bien en Alberta...*

*Nous aimons croire, cher monsieur, que nous accomplissons une oeuvre en Alberta. Malheureusement les distances qui nous séparent des autres groupes nous empêchent souvent de discuter nos problèmes avec d'autres compatriotes et nous nous demandons quelquefois si nous poursuivons notre but dans la bonne direction. Cependant quand il nous est donné de lire*

*un article comme le vôtre, traitant de notre travail et de nos aspirations, écrit par quelqu'un en dehors de la province, il nous semble que c'est une révélation et ceci nous fait voir le beau côté de notre travail. Soyez-en remercié et veuillez croire que nous apprécions hautement le coup d'épaule que vous nous avez donné...*

LE GUET

\* \* \*

Au cours de notre enquête sur l'éducation nationale, nous avons formulé le vœu que des relations plus intimes se nouent entre collégiens des diverses provinces et des États-Unis. Des correspondances amorcées et suivies produiraient d'excellents résultats. On se connaîtrait mieux. On verrait les difficultés propres à chaque groupe. On échangerait des renseignements portant sur la lutte particulière faite par chaque unité. On sortirait de son isolement égoïste. On verrait concrètement le problème national dans une synthèse qui ne le limiterait pas aux intérêts locaux. Nous revenons à la charge. Nous demandons à tous les jeunes qui nous lisent d'entrer dans cette voie. En s'adressant aux préfets des études de chaque collège on trouverait vite à qui parler et si efficacement. Quelques-uns ont commencé. Mais il faudrait généraliser ce mouvement. Au lieu d'entreprendre des échanges d'idées aussi vides qu'imprécis, aussi vagues qu'utopiques entre citoyens de la terre et du monde, ne pourrait-on commencer par chercher des contacts avec les siens, avec les membres de sa famille ethnique. Allons, jeunes gens des collèges, mettez-vous à l'oeuvre, l'heure presse, ne remettez pas à demain.

# Vie de l'Action nationale

---

## Entre nous

La revue reprend cette chronique mensuelle que des circonstances avaient fait discontinuer. Plusieurs de nos lecteurs, ayant été des abonnés de l'*Action française*, savent le sens que nous lui voulons donner: *La Vie de l'action nationale* nous fournira l'occasion de parler de notre oeuvre et de sa vie, des ambitions de la *Ligue* et de ses initiatives. En somme, une conversation empreinte d'amitié intellectuelle avec nos abonnés sur des faits qui intéressent et nos lecteurs et nos directeurs. Comme toute la revue qui veut, au nom d'une doctrine cohérente, entraîner à l'action nationale, cette rubrique n'omettra pas de revenir sur des idées qui nous sont chères.

## La circulation de notre revue

L'intensité de la vie d'une revue se mesure à la qualité de ses lecteurs mais aussi à la quantité de ses abonnés. En dépit de la dureté des temps, nous pouvons affirmer que la fidélité de nos amis nous reconforte. Les abonnés de la première heure nous restent fidèles. Le nombre de nos lecteurs s'accroît graduellement. Cette progression est sans doute due à la propagande que l'on fait autour de notre oeuvre. Nous savons que beaucoup de gens auraient avantage à nous lire, que beaucoup seraient disposés à s'abonner à l'*Action nationale*. Nous ne pouvons malheureusement les découvrir. Pour ce faire, nous comptons sur le zèle de nos abonnés actuels. Quel ne serait pas l'accroissement de notre influence si

chacun de nos lecteurs prenait la résolution de nous recruter un abonné? Nos listes compteraient alors au delà de cinq mille lecteurs. Ce travail individuel de nos amis, nous le suggérons avec ce numéro initial de 1936. Cela compensera la perte que nous imposent les retardataires à payer leur abonnement.

### Les amendements à la constitution

La revue entend étudier cette brûlante question, dans un numéro spécial de l'*Action nationale*, en mars. Ce numéro sera plus volumineux que les numéros ordinaires et nos abonnés en bénéficieront, sans frais supplémentaires. *La Ligue d'Action nationale* veut aborder cette question des amendements à la constitution sous tous ses aspects. Elle confiera la rédaction de cette série d'articles de haute actualité à des spécialistes: juristes, philosophes, sociologues, historiens, économistes. Nous pouvons avouer à nos amis que nous ne voyons pas bien la compétence spéciale de tous les politiques qui prendront part à ce travail d'amendement. D'aucuns n'ont même pas de mandat. La charte de 1867 est le résumé de nos droits. Les changements que l'on projette tendront-ils dans le sens de la centralisation ou dans le sens de la décentralisation? Des indices permettent de soupçonner que, à la faveur des conditions économiques et industrielles, les politiques opteront en faveur de la centralisation. Cette orientation, justifiable pour certains aspects de la question, ne laisse pas de mettre en danger l'autonomie provinciale et, en même temps, les droits et prérogatives de la minorité française. Les Canadiens français ont quelques raisons de s'inquiéter des résultats de la prochaine conférence interprovinciale. Si quelques uns des nôtres ne soupçonnent pas la délicatesse du problème, ils en verront, à la lecture du numéro spécial de mars, toute la complexité.

### L'éducation nationale

Nos lecteurs savent l'importance que nous y attachons, C'est même une idée que notre revue a jetée dans le public. Elle y fait son chemin. Grâce à notre enquête, publiée en volume, il ne sera plus permis de parler de la formation de la jeunesse sans penser à son aspect national. Nous invitons nos lecteurs à se faire les propagandistes de cette idée. Que tous ceux qui disposent de quelque influence dans les sociétés nationales en profitent pour insister sur cette idée-force: nos écoles doivent former des catholiques destinés à vivre dans un milieu spécial, et partant, l'éducation de notre jeunesse doit être nationale. La jeunesse est naturellement inquiète. Qu'elle ait l'inquiétude nationale.

### La question économique

Une éducation plus nationale aidera à résoudre ce problème angoissant de notre vie ethnique. Parce que nous sommes convaincus de cette idée, il va sans dire que nous admirons et approuvons le travail efficace de *La ligue de l'achat chez nous*. Tous nos lecteurs sont invités à collaborer dans la mesure de leurs moyens au relèvement des nôtres, en donnant la préférence, à égalité de service, de qualité et de prix, aux fournisseurs canadiens-français.

### Des journaux à lire

Le patriotisme, comme la foi, doit s'alimenter. L'esprit national peut se roborifier à la lecture de certains journaux et de certains livres. Avons-nous besoin de dire combien nous voudrions savoir que tous nos abonnés, selon la région qu'ils habitent, lisent ces journaux d'inspiration catholique et nationale: *L'Action Catholique*, de Québec, *Le Devoir*, de Montréal, *Le Droit*, d'Ottawa, *L'Action populaire*, de

Joliette, *Le Richelieu*, de Saint-Jean, etc. et tous les journaux indépendants dont l'influence vient de s'avérer prépondérante.

### ... Et trois livres

Nous attirons l'attention des lecteurs de cette chronique sur quelques ouvrages récemment publiés par nos directeurs. L'on sait le succès du dernier livre de M. l'abbé Groulx, *Orientations*, titre qui indique assez la doctrine qu'il contient. M. Léopold Richer, de la rédaction du *Droit*, a publié *Nos Chefs à Ottawa*, dont la revue a déjà parlé. Ne pas oublier le dernier ouvrage de M. Hermas Bastien, *Conditions de notre destin national*. C'est une étude sur le nationalisme canadien-français, dans ses fondements et ses conséquences, dont l'abbé Groulx a écrit dans *Le Devoir*: "*Livre excellent, livre opportun*".

Étienne ROBIN

\* \* \*

Nous tenons à expliquer que si la revue ne paraît qu'aux derniers jours de janvier, c'est à cause de la tâche difficile que nous impose l'organisation de l'enquête sur la constitution. Elle paraîtra probablement en mars. Il faut nous hâter si nous ne voulons pas être dépassés par la vitesse où s'accélèrent les officiels à bâcler une *affaire* qui est une *grande affaire* pour nous. Ont-ils conscience des graves responsabilités qui leur incombent? En tout cas, ici, nous avons à offrir un programme de redressement constitutionnel qui compte et qui soit mûr et réfléchi. Qu'on fasse une large réclame à cet effort. Qu'on se prépare à la faire lire dans tous les milieux.

A. L.

LES  
MAGASINS  
**FASHION-CRAFT**  
*Lechasseur, limitée*

MAISON ESSENTIELLEMENT  
CANADIENNE-FRANÇAISE



CONCESSIONNAIRES  
DES  
CÉLÈBRES VÊTEMENTS

***“Fashion-Craft”***

DE FABRICATION  
CANADIENNE-FRANÇAISE

---

*Tous nos ouvriers sont syndiqués*

**Le magasin de MUSIQUE  
le plus complet au Canada**

- ARTICLES RELIGIEUX
- INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET ACCESSOIRES
- LES CHEFS-D'OEUVRE DE LA MUSIQUE SUR  
DISQUES COLUMBIA ET PATHÉ
- MUSIQUE EN FEUILLES
- PETITS PIANOS MODERNES POUR APPARTEMENTS

*Ed. Archambault*  
— ENR.C. —

500 EST, RUE STE-CATHERINE  
MONTRÉAL

**Notre grande vente semestrielle**

— de —

**MEUBLES**

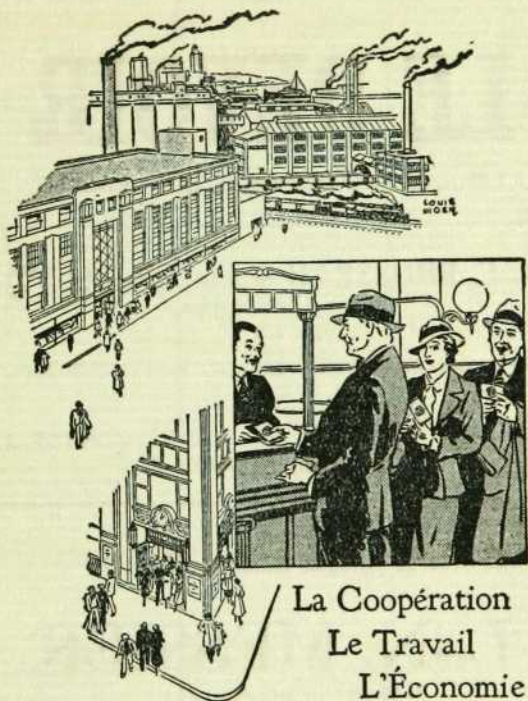
BAT SON PLEIN

Conditions de paiement plus faciles que jamais

10% Comptant jusqu'à 24 mois de crédit

**Dupuis Frères**  
— LIMITEE —

MONTRÉAL



La Coopération  
Le Travail  
L'Économie

sont les facteurs essentiels de tout retour de prospérité.

LA BANQUE D'ÉPARGNE  
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1846

*Coffrets de sûreté à tous nos bureaux. :: Service de "La garde des titres" au Bureau Principal.*

5525

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE.

Lisez

# LE DEVOIR

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

---

**D.-C. BROSSEAU & Cie, Limitée** EPICIERS  
EN GROS  
*Ismael Lefebvre, Prop.*

—  
IMPORTATEURS DE THÉ, PRODUITS ALIMENTAIRES, Etc.

—  
405 RUE ST-DIZIER - - - - MONTRÉAL  
Tél. HARbour 5225-5226-5227

---

*Vous désirez quelque chose... allez chez*

## L.-N. MESSIER

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS

—  
*Cette maison essentiellement canadienne-française se recommande aux nôtres par son personnel courtois, la qualité et le choix de ses marchandises, sa politique de bas prix. — Encouragez-la.*

—  
1551 à 1565 Est, Ave Mont-Royal Montréal

Téléphone: AMherst 2143

# ÉCOLE TECHNIQUE

185 Boulevard Langelier, Québec

*Fondation du Gouvernement Provincial*

ENSEIGNEMENT THÉORIQUE

Dessin — Mathématiques — Sciences

ENTRAÎNEMENT MANUEL

Mécanique d'automobile et d'ajustage —  
Forge — Fonderie — Menuiserie — Modèlerie  
Electricité

DIPLÔME OFFICIEL

*Des bourses sont accordées aux élèves méritants*

---

Prospectus sur demande

## SOLIDARITE

Pratiquons l'économie, qui consiste à tirer le meilleur parti de toutes choses. Déposons nos épargnes dans une grande institution de crédit, qui prête une large part de ses ressources à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups: notre capital d'épargne sera en sûreté et nous rapportera des intérêts, et il alimentera l'activité économique dont tout le monde profite.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

550 bureaux au Canada

# **"Travaillons pour le maintien de nos institutions"**

(SIR GEO.-ETIENNE CARTIER)

...Ainsi, en tenant compte de l'augmentation qui a eu lieu depuis cinq ans (dans l'assurance sur la vie), nous pouvons évaluer à une cinquantaine de millions de dollars le montant que les nôtres versent ailleurs chaque année...

Clarence HOGUE  
(Reproduit du "Devoir")

---

...Que l'on se donne la peine de regarder autour de soi et l'on verra malheureusement où nous a conduits notre manque de solidarité et de coopération dans tous les domaines économiques. C'est pourquoi, il importe plus que jamais en ces temps de crise d'encourager nos institutions...

Marcel CLÉMENT  
(Reproduit de "La Patrie")

---

...Nous avons toutes les raisons du monde d'avoir confiance en nos compagnies d'assurance et de les encourager. Mais nous passons devant elles, nous les saluons chapeau bas, nous chantons leurs louanges (ce qui ne coûte pas cher) et allons porter notre argent ailleurs (ce qui est désastreux); est-ce là du patriotisme pratique?

Charles GAUTIER  
(Reproduit du "Droit")

---

...Hélas, par manque de patriotisme, par cette stupide manie que nous avons de préférer une assurance étrangère, quand nous avons chez nous, gérée par les nôtres, une institution de tout premier ordre, nous éparpillons notre influence, notre argent et notre force.

(Reproduit du Bulletin de la Chambre de Commerce)

## **"La Saubegarde"**

Compagnie d'assurance sur la vie      Siège Social, Montréal

